

Compte rendu

« MERKEL, Helmut, *La pluralité des évangiles comme problème théologique et exégétique dans l'Église ancienne* »

Paul-Émile Langevin

Laval théologique et philosophique, vol. 37, n° 2, 1981, p. 238-239.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/705857ar>

DOI: 10.7202/705857ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

aussi bien que de l'idéologie marxiste. À ce point de vue, l'Auteur était tout à fait qualifié pour le faire. Son ouvrage est le fruit d'une longue et minutieuse étude aussi bien de l'histoire plus que trois fois millénaire de la Chine que des écrits et des actes de Mao. Il est de plus spécialisé dans le marxisme sur lequel il a publié un ouvrage. C'est seulement au terme de toutes ces études qu'il est en mesure d'avancer que « Mao n'est pas marxiste, il est Chinois. De saisir le sens profond du maoïsme. De comprendre que cet apparent marxisme n'est qu'un pseudo-marxisme. Qu'il est au vrai un national-communisme. Un nationalisme, un communisme... De comprendre que Mao est un Empereur chinois du 20^e siècle » (p. 10).

En réalité, ce que Mao a tenté d'édifier, c'est la Chine de toujours, comme des retrouvailles de son identité. Citant un mot d'Alain Peyrefitte, un autre sinologue, qui a signé la Préface de son volume, l'Auteur nous dit bien : « Le communisme a été vécu en Chine cinq mille ans avant Marx ».

L'affirmation n'est pas gratuite. Elle s'appuie sur l'histoire aussi loin que du 15^e siècle environ jusqu'au 5^e ou 4^e siècle avant l'ère chrétienne. Ce que Marx, dans son « *Capital* », appelle le « mode de production asiatique » correspond précisément à un type d'organisation économique qui est un système complet de production où chaque communauté rurale était collectivement propriétaire de la terre. On la partageait de manière uniforme entre tous les cultivateurs selon une répartition appelée le dispositif des « damiers ». De grands carrés de champs étaient divisés en neuf parties égales de cent arpents chacune. Huit de ces carrés étaient donnés à huit familles qui devaient cultiver ensemble le neuvième pour le compte du despote local ou de l'État.

Ce collectivisme apparaît encore sous diverses formes dans les prestations en nature ou en travail que les familles devaient se fournir les unes aux autres. On peut trouver là l'embryon des communes populaires de Mao, même s'il y eut évolution dans cette conception de la propriété, de la propriété collective à la propriété privée. À vrai dire, cette notion toujours plus ou moins mal définie, qui alternait perpétuellement entre une distribution de la propriété commune à la centralisation de l'État, ne recouvre pas exactement ce que nous reconnaissons en général au propriétaire.

C'est ainsi que sous un langage apparemment semblable, Mao n'exprime pas toujours exactement les mêmes idées que le marxisme. Ainsi les

notions de prolétariat et de dictature du prolétariat qui se rencontrent chez lui. Chez Mao, il s'agit plutôt de « peuple » que de « prolétariat », de « populisme » que de « marxisme ». « Le Peuple, dit-il, est la chose la plus précieuse du monde ». Or ce peuple, ce sont surtout les paysans, cette masse laborieuse, pauvre, patiente, en général illettrée et non pas la « classe » au sens marxiste. Plus de 90% de la population de la Chine se range parmi ces ouvriers, paysans, soldats, petite bourgeoisie urbaine. Ce sont les forces vives du pays sur lesquelles il faut compter pour faire avancer la révolution. Même l'armée ne doit pas être coupée du peuple et ne doit jamais être une armée de métier, une élite sinon l'élite du peuple, en restant peuple.

Les similitudes sans doute nombreuses de l'idéologie marxiste et de l'idéologie maoïste doivent être lues selon une grille différente. Mao est un réaliste. « Le fait chinois l'emportait sur la théorie marxiste » (p. 98).

Le maoïsme n'est donc pas seulement un marxisme chinois ni un autre marxisme. « Il est autre chose que le marxisme » (p. 280). « Le maoïsme aura été un grand moment de l'histoire de Chine ; et Mao, un des grands de cette histoire... Un chef de même stature que les grands Empereurs de l'ancienne Chine » (p. 281). Mais à quel prix ? Il ne le cède en rien au marxisme le plus cruel en écartant les uns après les autres tous ses opposants par des purges sanglantes, les travaux forcés, les dénonciations. Mao lui-même déclarait, en 1956, avoir arrêté, exécuté ou mis sous surveillance deux à trois millions de personnes.

Ce livre, d'une rare lucidité d'analyse d'un phénomène extrêmement complexe, se présente de plus dans une expression littéraire des plus élégantes.

Henri-M. GUINDON, s.m.m.

Helmut MERKEL, *La pluralité des Évangiles* comme problème théologique et exégétique dans l'Église ancienne. Version française par Jean-Louis Maier, Coll. « Tradition Christiana », III, 23,5 × 16 cm ; Berne, Francfort s. M., Las Vegas, Peter Lang, 1978, XXIX-172 pp.

Une introduction bien nourrie (pp. VII-XXVI) présente d'abord le problème que pouvait susciter dans l'Église ancienne l'existence de quatre présentations différentes, voire autonomes, de la

personne et de la doctrine de Jésus. Les *ressemblances* qui se découvraient entre les quatre portraits ne soulevaient pas de problèmes sérieux ; mais il en allait autrement des *différences*, voire des *oppositions* (apparentes, du moins), qui sautaient aux yeux entre les quatre récits évangéliques, tous inspirés, croyait-on fermement, et provenant tous de l'âge apostolique. L'inhérence et l'inspiration divines des Écritures allaient-elles devoir être mises en cause ? Les premiers Pères de l'Église et maints autres écrivains des premiers siècles chrétiens tentèrent de *réduire* ces différences. Des « calculs fatigants », par exemple, furent poursuivis pour harmoniser les chronologies synoptique et johannique (p. XXI). Une conviction maîtresse soutenait l'effort des chercheurs : il ne peut y avoir d'« opposition contradictoire » réelle entre les Évangiles, vu que l'Esprit permettait à chacun de ces écrits de régir la foi des chrétiens sur toute la terre (p. XXII). L'on verra un Augustin admettre tout au plus « des divergences dans l'expression, dans la manière d'exposer, divergences explicables par une différence de mémoire », juge-t-il (p. XXV). L'harmonisation évangélique demeura toutefois modérée, dans la mesure où l'influence d'Augustin se fit sentir. Il reste qu'une interprétation typologique et allégorique de textes tentait souvent de réduire les contradictions jugées apparentes.

Le corps de l'ouvrage est constitué de textes empruntés aux écrits des premiers siècles chrétiens, de Papias à Augustin. Quarante et un textes sont ainsi empruntés à seize auteurs. Les écrivains les mieux représentés sont Eusèbe de Césarée, Épiphane, Théodore de Mopsueste et Augustin. Tout le long de cette section de l'ouvrage, la page de gauche donne le texte original grec ou latin, emprunté aux meilleures éditions critiques, et la page de droite présente la traduction française, dont nous avons vérifié en plusieurs endroits la rigueur. Cette traduction est légèrement annotée, non pas commentée.

Il s'agit d'un *choix* de textes. Il aurait pu être tout autre, plus limité ou plus large, retenir tel ou tel autre texte d'autres secteurs. Pris comme il se présente, le florilège que fournit le présent ouvrage paraît éclairant. Il permet de mieux comprendre comment le problème synoptique fut abordé dès les premiers siècles de l'Église, comment l'évangile de Jean, en particulier, fut perçu dans sa singularité ; on peut mieux voir au service de quelles préoccupations théologiques fut mise l'exégèse typologique ou allégorique, comment se raffermir le canon des Écritures au cours des trois

ou quatre premiers siècles de l'Église, etc. Les quarante et un textes recueillis demeurent des témoins précieux d'une étape privilégiée au cours de laquelle progressa la « tradition » chrétienne dans l'approche des quatre évangiles.

Paul-Émile LANGEVIN, s.j.

Maryvonne PERROT, *L'Homme et la Métamorphose*, Paris, Société LES BELLES LETTRES, 1979, (23,5 × 15,5 cm), 384 pages.

Cet ouvrage est entièrement consacré au thème de la métamorphose. C'est une étude élaborée, bien structurée, solidement documentée et fort intéressante à parcourir. Elle aborde toutes les dimensions et les facettes importantes de la question sans omettre le glissement qui s'est opéré dans la notion même de métamorphose. Jadis réservée aux dieux, la métamorphose au cours des siècles est passée aux mains des hommes en se métamorphosant elle-même. Laissons à l'auteur le soin de nous expliquer le but de son ouvrage :

Jadis, la métamorphose triomphait de l'homme, voici que maintenant l'homme triomphe d'elle en la mettant à son service ; voulue, calculée, déterminée, elle n'est plus ce qui défait l'homme mais ce que l'homme fait et qu'il va pouvoir, pense-t-il, s'appliquer à lui-même pour devenir l'artisan de ses propres mutations. Tel est le renversement de perspective dont nous voudrions retracer l'odyssée et dégager le sens au cours de notre recherche. Car la métamorphose de l'idée même de métamorphose contribue à préciser son essence et à mettre en pleine lumière tout ce que l'homme attend d'elle lorsqu'il la désire, la redoute ou la provoque (p. 16).

Dans l'introduction, l'auteur expose certaines données fondamentales, notamment celle de la métamorphose elle-même qui « implique donc une transformation, un changement en apparence, en extériorité, et une identité de substrat qui permet de statuer sur les variations intervenues » (p. 5). Elle traite aussi des relations qui lient la métamorphose avec la causalité, avec le mythe, avec le merveilleux.

L'ouvrage comporte trois chapitres divisés en deux ou trois parties. Le premier chapitre a pour titre : Puissance et Métamorphose. Dans les mythes des peuples primitifs, la métamorphose était étroitement liée à la puissance des dieux ; les dieux se métamorphosaient eux-mêmes et utilisaient également leur pouvoir pour métamorphoser « autrui, (de) le rendre méconnaissable, pour les autres et